

## LES LECTURES DE MARGUERITE YOURCENAR ENFANT ET ADOLESCENTE

par Françoise BONALI FIQUET  
(Université de Parme)

Marguerite Yourcenar a longtemps reporté la rédaction de *Quoi ? L'Éternité*<sup>1</sup>, le troisième volume du *Labyrinthe du Monde*, auquel elle se consacra seulement dans les dernières années de sa vie, laissant d'ailleurs le volume inachevé<sup>2</sup>. Et pourtant après la publication d'*Archives du Nord*, qui obtint un énorme succès en 1977 et est probablement à l'origine de son élection à l'Académie française en 1980, l'écrivain souhaitait compléter le portrait de son père et évoquer son enfance. À la fin de l'année 1978, elle admet dans une lettre à Jean Roudaut que « parmi les êtres qui restent à décrire [...] il y a l'enfant qui grandit, à qui je ne peux faire la part plus petite qu'aux autres, seulement parce qu'elle est un premier état de moi-même<sup>3</sup> ». Si l'autobiographe ne cesse de différer le moment de parler d'elle-même, c'est en partie parce qu'elle est consciente des dangers qu'il y a à parler de soi et surtout parce qu'elle ne veut pas donner une image trop attendrie de l'enfance<sup>4</sup>.

Dans *Quoi ? L'Éternité* la mémorialiste reprend son récit là où elle l'avait laissé à la fin d'*Archives du Nord*, décrivant le retour de Michel de Crayencour au Mont-Noir<sup>5</sup> avec la petite Marguerite, qui n'a pas

---

<sup>1</sup> Marguerite YOURCENAR, *Quoi ? L'Éternité*, Paris, Gallimard, 1988. Toutes nos citations réfèrent à l'édition « Folio ».

<sup>2</sup> La composition du volume s'échelonne entre 1982 et 1987. Sur la genèse du volume nous renvoyons à Simone PROUST *commente Quoi ? L'Éternité*, Paris, Gallimard, « Foliothèque », 2001.

<sup>3</sup> Lettre du 18 novembre 1978, in Marguerite YOURCENAR, *Lettres à ses amis* [désormais abrégé par *L*], édition établie, présentée et annotée par Michèle SARDE et Joseph BRAMI, Paris, Gallimard, 1995, p. 596.

<sup>4</sup> À un certain moment de *Quoi ? L'Éternité* elle précise qu'elle veut « éviter toute image douceâtre de l'enfance, tantôt faussement attendrie, agaçante comme un mal de dents, tantôt faussement condescendante » (*QE*, p. 206).

<sup>5</sup> Michel de Crayencour s'était fait domicilier à Saint-Jans-Cappel lors de son retour au Mont-Noir en octobre 1899 après la mort de Berthe, sa première femme (*AN*, éd. « Folio », p. 353). La petite Marguerite est née à Bruxelles car sa mère Fernande avait souhaité « n'accoucher que des mains d'un médecin bruxellois ayant fait ses études dans une université germanique, et dont ses sœurs s'étaient trouvées bien au cours de leurs

encore deux mois. Au récit d'enfance proprement dit elle ne consacre qu'un seul chapitre, le septième, intitulé « Les Miettes de l'enfance », ce qui est peu, comme l'a souligné la critique au moment de la publication du volume en 1988<sup>6</sup>.

Parmi les expériences qui ont fortement marqué l'enfance de l'écrivain, qui perdit sa mère à sa naissance, il y a le contact avec la nature, la révélation du sacré, la découverte de l'hypocrisie au moment du renvoi de Barbe, l'éveil de la sexualité mais aussi la découverte de la lecture, qu'elle considère comme un moment particulièrement significatif de la vie, n'hésitant pas à la qualifier de « miracle banal, progressif, dont on ne se rend compte qu'après qu'il a eu lieu » (QE, p. 222).

## L'apprentissage de la lecture

On apprend généralement à lire de manière progressive en partant des vingt-six lettres de l'alphabet, que l'on commence à aligner sur les pages d'un cahier d'écolier, que l'on regroupe en syllabes pour former des mots, passant ensuite des mots aux phrases, mais il y a des enfants particulièrement doués qui apprennent à lire sans effort apparent, en observant ou en imitant les autres. C'est le cas de Marcel Pagnol, de huit ans l'aîné de Marguerite Yourcenar<sup>7</sup>. L'écrivain provençal raconte dans ses *Souvenirs d'enfance* que, lorsque sa mère allait faire ses courses, « elle l[le] laissait au passage dans la classe de [son] père, qui apprenait à lire à des gamins de six ou sept ans » et qu'il restait assis « bien sage, au premier rang<sup>8</sup> », attentif au déroulement de la leçon. C'est la réaction instinctive de l'enfant, qui protesta devant ce qu'il considérait une injustice, qui fit comprendre à l'institutrice<sup>9</sup> que son fils savait lire. Lorsque son père voulut vérifier son impression, non seulement Marcel lut à haute voix la phrase écrite sur le tableau mais il fut capable de déchiffrer sans difficultés plusieurs pages d'un abécédaire. « Je crois, commente le narrateur,

---

grossesses » (SP, p. 15). Il n'en fut pas de même pour elle puisque, comme l'on sait, elle mourut de fièvre puerpérale dix jours après la naissance de la petite Marguerite.

<sup>6</sup> Pour le dossier de presse de *Quoi ? L'Éternité*, voir notre *Réception de l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Essai de bibliographie chronologique (1922-1994)*, Tours, SIEY, 1994, p. 139-146.

<sup>7</sup> Écrivain et cinéaste populaire, Pagnol (1895-1974) fut élu à l'Académie française en 1946.

<sup>8</sup> Marcel PAGNOL, *La Gloire de mon père, Souvenirs d'enfance, Œuvres complètes*, t. III, Paris, Éditions de Fallois, 1995, p. 29.

<sup>9</sup> Celui-ci avait écrit au tableau : « La maman a puni son petit garçon qui n'était pas sage », *ibid.*

qu'il eut ce jour-là la plus grande joie, la plus grande fierté de sa vie<sup>10</sup> ».

Avant d'en venir aux premières lectures de Yourcenar, il faut rappeler que la petite Marguerite n'est jamais allée à l'école. Elle a reçu une éducation privée. Ce n'est pas par hostilité à l'enseignement public de la part de son père, mais parce que c'était plus facile, étant donné la vie assez mouvementée de celui-ci<sup>11</sup>. Michel de Crayencour quittait en effet volontiers sa résidence du Mont-Noir, située dans la commune de Saint-Jans-Cappel, non loin de la frontière belge, pour se rendre sur les plages du Nord ou dans le Midi, l'hiver venu<sup>12</sup>. C'était, précise l'écrivain dans une interview qui remonte à 1974, « un lettré comme on l'était autrefois : un homme libre, peut-être l'homme le plus libre que j'aie connu<sup>13</sup> ». Favorable à une grande ouverture, Michel tint à ce que l'enfant grandisse au contact direct des choses : de la nature et des animaux ou encore des églises des alentours de Saint-Jans Cappel, puis des musées lorsqu'ils s'installèrent à Paris, après la vente de la propriété du Mont-Noir, ou lorsqu'ils se réfugièrent en Angleterre au début de la Première Guerre mondiale.

Tout en se considérant « socialement une privilégiée<sup>14</sup> », Marguerite Yourcenar n'avait pas l'impression d'avoir reçu une éducation exceptionnelle et elle avait la ferme conviction que « la petite fille du château<sup>15</sup> selon des clichés qui courent encore, [...] était moins isolée 'du peuple' [...] que ne l'était ou ne l'est de nos jours une fillette dans un appartement dit bourgeois du XVI<sup>e</sup> arrondissement » (*QE*, p. 212). Au début du XX<sup>e</sup> siècle, lorsque les parents pouvaient se le permettre, il était fréquent, dit-elle, que les enfants soient élevés à

---

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> Voir l'entretien avec Françoise FAUCHER, in Marguerite YOURCENAR, *Portrait d'une voix*. Vingt-trois entretiens (1952-1987). Textes réunis, présentés et annotés par Maurice DELCROIX, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2002, p. 133.

<sup>12</sup> Dans *Quoi ? L'Éternité* l'écrivain précise « qu'il y a eu au moins deux étés passés partiellement à Scheveningue, et que la Villa des Palmes [sur la côte d'Azur], louée pour cinq hivers, sera occupée au moins deux ou trois ans. Tout cela flotte entre ma troisième et ma sixième année » (*QE*, p. 148).

<sup>13</sup> Matthieu GALEY, « C'est une reine Yourcenar », *Réalités*, octobre 1974, p. 72, repris avec quelques changements dans *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980 (nous citons le texte d'après l'édition du « Livre de poche » en utilisant le sigle YO), p. 24.

<sup>14</sup> *AN*, p. 368.

<sup>15</sup> «T meisje van 't Kasteel », « la petite fille du château », ainsi l'appelaient encore les personnes de Saint-Jans-Cappel qui l'ont connue enfant : Marie Joye, fille du garde-chasse, qu'elle revit en 1968, peu avant le Prix Femina et Marcel Croquette, qui se souvient de l'émotion qu'il éprouva lors de ses premières invitations au Mont-Noir dans le reportage réalisé par André Mathieu au moment de l'inauguration de la Fondation Marguerite Yourcenar à Bailleul, au printemps 1982 (diffusé par Jean MONTALBETTI dans son émission *Après-midi de France-Culture*, le 10 mai 1982).

la maison et elle cite à plusieurs reprises<sup>16</sup>, l'exemple d'une femme de la bonne société du centre de la France, du côté de Bourges, Jenny de Vasson<sup>17</sup>, « lisant Chateaubriand à huit ou neuf ans » (YO, p. 29), dont le journal montre qu'elle a reçu une éducation qui présente bien des affinités avec la sienne.

On pourrait penser aussi à Sartre, élevé à la maison par ses grands-parents Schweitzer, qui n'étaient pourtant pas de condition particulièrement aisée puisque, pour subvenir aux besoins du petit Jean-Paul et de sa mère restée veuve après la mort prématurée de son mari – un officier de marine emporté par une fièvre intestinale –, Charles Schweitzer, un professeur d'allemand à la retraite, fut contraint de reprendre une activité en 1911 et fonda, à Paris, l'Institut des Langues Vivantes, où l'on enseignait le français aux étrangers<sup>18</sup>.

Si j'ai choisi l'exemple de l'auteur des *Mots*, c'est parce qu'il accorde lui aussi une grande importance à la découverte de la lecture dans l'évocation de son enfance. Le philosophe précise qu'il apprit à lire avec *Sans famille* d'Hector Malot, « qu'[il] connaissai[t] par cœur et, moitié récitant, moitié déchiffrant, [il] en parcouru[t] toutes les pages l'une après l'autre<sup>19</sup> ». L'expérience fut concluante puisqu'à la fin du livre il savait lire et il eut immédiatement l'impression que s'ouvraient pour lui les portes de la connaissance :

J'étais fou de joie : à moi ces voix séchées dans leurs petits herbiers, ces voix que mon grand-père ranimait de son regard, qu'il entendait, que je n'entendais pas ! Je les écouterais, je m'emplirais de discours cérémonieux, je saurais tout. On me laisse vagabonder dans la bibliothèque et je donnai l'assaut à la sagesse humaine. C'est ce qui m'a fait.<sup>20</sup>

Marguerite Yourcenar apprit à lire vers six ans<sup>21</sup> de manière tout aussi magique, au contact de son père. Il y eut d'abord le temps des contes de fées, que Michel lui racontait au coin du feu durant les mois

<sup>16</sup> Voir en particulier l'entretien avec Françoise FAUCHER déjà mentionné et YO, p. 29.

<sup>17</sup> C'est grâce à l'ouvrage d'Hélène ABRAHAM intitulé *Une figure de femme, Jenny de Vasson (1872-1920)*, Paris, Au Chariot d'or, 1965, qu'elle connut cette femme, en qui elle voit « un admirable exemple de cette ancienne culture française qui tend à se faire rare » (*Portrait d'une voix, op. cit.*, p. 134). En janvier 1966, M. Yourcenar écrivit une longue lettre à l'auteur de cette étude pour la remercier de cet « enrichissant [...] recueil, qu'elle dit avoir « lu et relu et abondamment annoté », L, Paris, Gallimard, 1995, p. 230.

<sup>18</sup> SARTRE, *Les Mots*, Paris, Gallimard, 1963, coll. « Folio », p. 34.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 43-44.

<sup>21</sup> YO, p. 45.